



Les Voix d'Amélie

N° 10
Électronique



Éditorial Le 18 novembre 2009. Notre Bulletin

Poétique de liaison opère une petite mutation de présentation. A partir de ce numéro, deux versions vont commencer d'exister : Une version " électronique " et une version " Papier ". La version électronique continuera la numérotation habituelle, 10-11-12 ...etc...etc..La version Papier rassemblera, en petites gerbes, des numéros électroniques plus fréquents mais de faible volume (cela tient à des raisons techniques).

La numérotation de cette version Papier sera formée de l'indication de la série des N° électroniques la constituant, selon une formule analogue à celle-ci : " Ce N° rassemble les N° électroniques 10-11-12 ...etc. De cette manière, tous les membres du Cercle à jour de leur cotisation, seront assurés de recevoir " Les Voix d' Amélie ", qu'ils soient connectés à internet ou non, car nous ferons parvenir la version papier traditionnelle à ceux qui ne sont pas équipés.

Un petit rappel : Le 6 décembre 2009 aura lieu le Récital Jean Tardieu, présenté par Armand Goulipian et Véronique Secondi dans la Salle " Comédia " du Corum Saint Jean, Rue Gautier de Biauzat à Clermont-Ferrand, à 20 heures .

Nous vous informons du

PRIX de POÉSIE MAURICE ROLLINAT d'un montant de 150 € décerné chaque année à Argenton-sur-Creuse par la Société des " Amis de Maurice Rollinat " à un tapuscrit * de poèmes classiques (15 au moins et 30 au plus), rassemblés sous un titre général.

Ce tapuscrit, anonyme, doit être dactylographié, ne porter seulement que 2 lettres et 3 chiffres sous le titre de la première page. Il doit être envoyé en cinq exemplaires, avant le 30 juin 2010, à la présidente du Jury : Mme Marie France Guerrier, 22 rue Esquirol, 75013 PARIS. Tel : 01 45 86 73 43.Règlement sur demande.

Les Poètes du Cercle

LE JARDIN

Le pur silence
Dans l'air léger,
Et l'immobilité
Des essences
D'arbres ombrés.

Comme sur un tableau
De fins nuages blancs s'étirent
Sur un ciel limpide
Volant très haut
Vers le soleil couchant.

Cette torpeur vous berce le coeur,
Les souvenirs vous assaillent,
Remettant en place
Le Passé, le Présent, le Bonheur
Et l'Espoir à venir.

La chaude lumière de l'été
Intensifie les couleurs
De ces paysages tant aimés,
Leur donne une profondeur
Que je n'oublierai jamais.

Même les oiseaux se sont tus,
N'osant troubler cet arrêt suspendu,
Entre le rêve, et la réalité,
Entre le jour et la nuit,
Entre le sommeil et la vie.

Antoinette LAFAGE-FEULLAT. Le 12 /08/ 2009.

GUADELOUPE, .. Quand les tambours résonneront..

Lorsque se lèvera la lune
Et que sur la plage ils iront
Danser au bout de la lagune,
Quand les tambours résonneront
Dans leur coeur et puis dans leur tête,
De leurs pieds nus ils rythmeront
Ces mélodies restées secrètes,
Et dans leur passé ils iront.

Car ces gens-là savent faire pleurer les tambours.

Puis une incantation profonde,
Qui leur vient du fond de la nuit,
Envoie leur âme vagabonde
Aux limites de l'infini.
Ils se souviennent de leur histoire
Passée à des années lumières,
Bien au delà de leur mémoire
Quand ils dansaient dans la clairière.

Car ces gens-là savent faire pleurer les tambours.

Ils ont été déracinés,
Jetés dans les cales des navires
Par des immondes négriers.
Jamais ils n'auraient connu pire !
Privés d'amour, de liberté,
Partir en coupant ses racines.
Malgré tout, ils ont emporté
La mélodie qui nous fascine.

Car ces gens-là savent faire pleurer les tambours.

Depuis que s'est voilée la lune,
On sent la magie illusoire.
Ah ! Guadeloupe, quand tu allumes
Des lumières bleues aux yeux des noirs.
Sur leur peau qui brille et qui tangué,
Les étoiles viennent scintiller,
Et comme une supplique étrange
Les tambours se mettent à pleurer.

Car ces gens-là savent faire pleurer les tambours.

Au matin, lors que la nuit décline,
Le soleil trace une épée d'or,

Qui perce l'eau bleue cristalline.
Mais ils sont là. Ils rêvent encore.
Ils rêvent aux côtes de l' Afrique
Avec la Guadeloupe au coeur.
Leur passé chante, nostalgique,
Mais le présent est leur bonheur.

Car ces gens-là savent faire pleurer les tambours.

Ah ! Guadeloupe parfumée
De fleurs, de miel et puis d' épices,
Tes plages blondes ensoleillées
Aux rêves dorés sont propices.
La mer , le ciel, tes enfants noirs,
Pour toujours nous les aimerons.
Eux seuls, sauront nous émouvoir,
Quand les tambours résonneront.

Car ces gens-là savent faire chanter les tambours !

Yvette GALITZ

CRÉPUSCULE

Si nous allions ce soir
A l'heure intermédiaire
Où le ciel et la terre
S'épousent sans se voir

Mon coeur tu les connais
Connivence intérieure
L' étreinte et le baiser
Le jour la nuit sans heurt

L'ombre fraîche et mouillée
La tiédeur assoupie
Les fleurs effeuillées
Au souffle de la nuit

Mon coeur si tu tressailles
Quand bascule le jour
La lumière défaille
Se voilent les contours

Écoute le vol furtif
De l'effraie qui s'éveille
De son sommeil tardif
Et là qui s'envermeille

La courbe de la lune
Regarde la mon coeur
Sa teinte orange brune
Sens sa douce chaleur

Occulter la fraîcheur
Effleurer sur la pierre
Mutin et baroudeur
Le vers-luisant repère

Le flash crépusculaire
Le vert si électrique
Qui dans le noir espère
Et t'éclaire à l'oblique

Alors dis-moi mon cœur
Ce soir qu'as-tu à craindre ?
Dans le soir en douceur
Il te faudrait atteindre

Les ombres qui s'allongent
Figures familières
Caressées par tes songes
Pendant des nuits entières

Mon cœur la nuit les nuits
Accueillies étrangères
Elles glissent sans bruit
Et contre toi te serrent

La nuit t'appartient

Septembre 2008

Claire DEMANGE

AΩ

La Fêlure

Tous les soirs, me couchant, j'éprouve une fêlure,
Et tous les soirs, en mon corps, je réanime sa brisure !

De celles acquises en ces naufrages,
Où le vin bu la veille en la joie de benthiques
carrousses
Sous la calme envolée d'une figure de proue,
Cède la place, et confie
Au verre de son flacon scellé de cire
Les mots griffés de toutes les détresses,
Et dont, peut-être, un baume éclora d'une corne,
Quelque part, là, dans la brume,
Ou, bien aussi, dans la plaine,
Du vagissement d'un Humain
que l'on soumet à naître !

Alors, la nuit s'établissant, et livré à ses chimères,
Je me vois contempler, éparpés sur la chaussée
mortelle,
Autant de fleurs cueillies que de vies élaguées,
Et sur les palissades, où s'occulte l'effroi des
catastrophes,
De bien froides images, toutes en requête de
jouissances !

Tristement, une mélodie s'élève, où s'égrènent les
noms
De celles qui n'ont plus d'âmes,
De ceux que n'ébaudiront plus les carillons des noces,
De ceux qui ne tourneront plus vers nous l'éclat de
leurs doux yeux!

Enfin pour me défendre, moi,
Du prime assaut de tout ce désarroi,
Mon oeil cheminant sur les marbres gravés,
Entre les noms aux lettres d'or,
Les clous d'éraïn et les palmes de bronze,
J'ai voulu me blottir en la noble ordonnance d'une
oraison funèbre,
Et, comme le combattant qui voit
En son cher terroir de boues tant aimées
Croître la souleure de son âme,
Léguer à mes proches, dans ma lettre d'amant,
La tendresse du fils et le mandat du père !

Jadis, aurais-je pu, seulement, n'avoir jamais lu
Ces placards belliqueux, où s'enflammait la haine,
Jamais avisé ces listes de proscriptions et de
bannissements ?

Comment ai-je pu confondre le grincement d'un viol
de structure

Avec l'attingible hiement, où s'augure la naissance
d'un prince ?

Aimerais-je à ce point la galéjade,
A rejouer d'enthousiasme, et sans fin,
Ces boucheries et ces Batailles ?
Dans ma quête somptueuse de tombeaux
Serais-je, à ce point, aveuglé
Par la beauté d'un marbre et l'irénisme d'un gisant ?
Et oui, je pourrais, alors, donner un sens
A ces trop vaines recherches de charniers qui nous
hantent,
Si, de toujours, à la glèbe ambiguë,

Nous préférons l'ancestrale promesse des limons !

....//...

Assuré qu'elle pourrait élargir du champ de ses pétrifications
Les quelques souffles y demeurés insoumis,
je confierai à la pierre des paroles farouches et soucieuses d'éternité !

Des paroles où s'encercleront mes visions chimériques ;
Des paroles où j' arrimerai le changeant de mon discours ;
Des paroles où, dans la stupeur,
S'avoueront, enfin, les insuffisances de ma pensée !

Alors à l'orée d'un étrange silence
Emprunt de dignité végétale, j'élirai des lieux de roches,
Et de montagnes boisées,
Toujours prêts à se figer de respect,
Lorsque les volcans aux fluidités minérales
Et les forêts giboyeuses, toutes enchantées d'oiseaux,
Auront conclu, que chacune de mes paroles
Élevée à l'incandescence
Pourra maintenir sa sève et sa verdure,
Inscrite, désormais, dans la croissance
D' une teneur ligneuse et nervurée !

Là où avait sévi l'inconstance de mon cœur,
Et l'insouciance de mon âme,
Pulsait, alors, le rythme dont s'élaborent les stratégies d'ascèse,
Pour que se nouent les révoltes prophétiques,
Selon l'harmonie des sons idoines
A imposer à la triade des Mondes
Les Alliances que sacre la parole
D' un Homme probe, certes,
Mais, hélas, toujours seul
En son secret décompte !

Jean Pierre BRUNHES.
AΩ

LE VIEUX BANC

Ce banc qui m'interpelle et dit son désarroi
N' accueille désormais aucun hôte sensible
Jamais aucun ami, compagnon d' autrefois,
Ne revient en ce lieu pour une halte paisible.

Il est sale, il est laid, pauvre et dénaturé.
Il a des vieux les traits creusés de mille rides

Qui font nous émouvoir, le relief délavé
Du malade endormi au teint pâle et livide.

Il garde en sa mémoire, effacé confident
Les discours murmurés des amours triomphales
Les rires et les cris de ces groupes d'enfants
Qui jouaient avec lui, chevauchant Bucéphale.

J'imaginai l'angoisse et les nombreux tourments
D'une âme abandonnée à son destin tragique.
J'allais quitter l'endroit pensif et tristement
Je l'observais un temps, quelque peu nostalgique.

Ce que je vis bientôt me remplit de bonheur.
La chorale du ciel venait y faire relâche,
Des pinsons, des pouillots et le merle siffleur,
De petits écureuils et leurs queues en panache !

Alors, je m'en allais, sifflant moi aussi
Heureux du dénouement, sans perturber la fête,
Songeant à ce vieux banc, amuseur et ami,
Qui avait inspiré et charmé le poète.

Roger JIMENEZ.



TOI

Absence, c'est ton nom,
Et chut : la mariée ;
Il bruine sur un lac
Mon cœur à volupté.

Voile que l'on a vu
Sur une route jaune,
La barque de ton sein
Effleurait l' arc-en-ciel.

Corolle, je t'embaume
Et déjà te voilà ;
J'aime la quintessence
De ce tocsin soyeux.

Enfin le lit d' absinthe
Épanche une aquarelle,
Sur ton sexe bavard
A me redire l'absence.

Je voudrais m'allonger près de toi
Et écouter ton cœur parler.

Serge DELMAS